

JEAN-CLAUDE BARREAU



**TOUTE L'HISTOIRE
DE
FRANCE**

L'ESSENTIEL

12€

CHAPITRE I

GAULOIS ET ROMAINS

DE - 900 À + 410

La France nous semble une réalité naturelle tellement nous en avons intégré l'image, celle de l'hexagone parfait de nos cartes murales scolaires et de nos écrans météo télévisuels.

En dépit de nos sentiments et des apparences, la France est au contraire un pays complètement artificiel qui aurait pu ne pas être et dont l'édification au cours des siècles fut le fruit d'une volonté politique opiniâtre et d'une idée originale. C'est pourquoi il est important d'en connaître l'histoire, car la France n'est pas le produit d'une géographie évidente, comme l'Angleterre; elle est le résultat d'une construction historique aléatoire. La volonté politique a été celle du pouvoir parisien. L'idée directrice fut d'unir dans un même État la mer du Nord et la Méditerranée, union rien moins que naturelle. Le monde méditerranéen, univers original et clos sur lui-même – « Méditerranée » signifie « mer enfermée de terres » –, n'a rien à voir avec celui des grands espaces que l'on trouve sitôt franchies les cimes des Pyrénées, des Cévennes ou des Alpes (pour ne parler que de l'Occident), espaces où s'achève la grande plaine eurasiatique venue des immensités sibériennes.

Bien qu'elle soit l'une des plus vieilles nations de la planète (un acte notarial, le traité de Verdun, constitue en quelque sorte l'« acte de naissance » de notre pays. Rédigé l'année 843 de notre ère, cet acte donne à la France, en 2011, l'âge respectable de

ch
★

1 168 ans!), la France n'existe pas « de fondation ». Plus d'un millénaire d'histoire s'écoule avant qu'elle ne finisse par surgir sur le territoire qu'elle occupe aujourd'hui.

Dans toute « histoire de France » existe en fait une longue histoire « d'avant la France », abusivement annexée à celle-ci.

Deux mille ans avant Jésus-Christ, le nombre des hommes explosa dans notre pays jusqu'à atteindre trois millions.

Non pas que les Gaulois, les Romains, les Grecs, les Ligures, les Basques, les Wisigoths, les Francs ne concernent pas notre pays, ils sont le terreau sur lequel il est né ; mais à leur

époque la France n'existait pas encore. C'est évidemment encore plus vrai pour la préhistoire.

« L'aventure humaine commence avec les tombes », a dit Pierre Chaunu. Or, les tombes préhistoriques, certaines vieilles de quarante mille ans, parsèment notre territoire pour la raison simple qu'il est habitable depuis l'apparition de l'Homme. Aux époques glaciaires longues de quatre-vingt mille ans, les glaces se sont arrêtées en Belgique alors qu'elles recouvraient l'Angleterre, l'Europe et l'Amérique du Nord ; le climat de nos régions était alors semblable au climat actuel du Canada et de la Sibérie. Traces de mammouths, d'aurochs et d'hommes n'ont donc jamais été effacées par les glaces.

L'homme de Néandertal et l'*Homo sapiens* coexistèrent là, y laissant de nombreux et magnifiques témoignages de leur présence : tombes de La Chapelle-aux-Saints, superbes peintures rupestres, anciennes de vingt mille ans, de la grotte de Lascaux.

Plus tard, des populations inconnues surent élever, sur toute la façade atlantique et même loin à l'intérieur des terres, des pierres gigantesques dressées comme des phallus, les menhirs mégalithiques, ou assemblées comme des portiques, les dolmens.

Elles évoquent, par les moyens techniques employés, les statues de l'île de Pâques. Notre territoire est ainsi le paradis des préhistoriens.

Ces chasseurs des temps anciens n'étaient pourtant pas très nombreux, vingt mille peut-être à l'époque de Cro-Magnon, répartis en trois cents campements sur le territoire actuel.

Avec la révolution agricole, deux mille ans avant Jésus-Christ, le nombre des hommes explosa dans notre pays jusqu'à atteindre trois millions, l'agriculture permettant effectivement de nourrir sur le même espace cent fois plus d'hommes que la chasse!

Le climat avait aussi changé. Depuis quatorze mille ans, nous sommes en effet entrés dans l'époque interglaciaire (vingt mille ans). Il s'est mis à faire plus chaud. Les glaciers ont fondu. Le niveau de la mer a remonté, séparant la France de l'Angleterre par le bras de mer de la Manche et du Pas-de-Calais, dont le climat est propice à la vie agricole et à la forêt. Mais la différence entre le climat océanique de la plus grande partie du territoire et celui de la Méditerranée en fut accentuée, et avec elle la différence entre les hommes.

À l'occident du vieux monde, la Méditerranée est un univers en soi. Plus longue que large, elle creuse dans le « Tri-Continent » que constituent l'Europe, l'Asie et l'Afrique une échancrure dont le climat, très original, résulte du contact entre l'immense désert du Sahara qui la borne au sud et les pluies océaniques venues de l'ouest. L'été, l'anticyclone saharien recouvre cette mer, il y fait beau et sec. L'hiver, les hautes pressions reculent et laissent entrer les perturbations atlantiques qui amènent des averses de pluie (de neige en altitude). Deux saisons seulement, rudes l'une et l'autre, mais lumineuses car, l'hiver, le soleil brille entre les averses. Nous l'avons dit, la Méditerranée est un monde clos borné par le désert et les montagnes (Atlas, Alpes, Balkan, mont Liban, etc.). Seuls deux fleuves curieusement comparables et

opposés, se terminant tous les deux par un delta (chez nous, la Camargue) ouvrent la mer intérieure aux influences du dehors, le Nil et le Rhône. On n'y trouve également que deux paysages, la lagune et la montagne favorables aux ports naturels.

La Méditerranée était et reste le centre du monde. Même aujourd'hui, une puissance n'est hégémonique que si elle domine cette mer. Pourtant éloignés d'elle, les États-Unis sont contraints d'y entretenir une flotte. C'est aussi une mer magnifique, douce

Méditerranée

**La Méditerranée
était et reste
le centre du monde**

à l'homme malgré ses colères, « la mer » par excellence. « Thalassa, Thalassa », criaient les Grecs en la voyant. Sur ses bords ou très proches de ses rivages ont surgi les premiers États, l'Égypte et la Mésopotamie, puis les Phéniciens qui inventèrent l'alphabet, les Crétois, les Étrusques et les Grecs.

Rome enfin, héritière de la Grèce, en avait fait l'unité, ayant triomphé, après une lutte à mort, des Phéniciens de Carthage. Et cette unité, unique dans l'histoire, durera cinq siècles. Au premier siècle avant notre ère, l'Empire romain, bien que Rome se voulût encore « république », était constitué. Rome dominait l'ensemble des péninsules méditerranéennes – Italie, Espagne, Maghreb, Balkans, Anatolie, rivages libanais. Les Romains pouvaient, légitimement déjà, appeler la Méditerranée « notre mer », « *mare nostrum* ». Mais ils n'en contrôlaient alors que les rivages, y compris cette bande de terre qui unissait l'Italie à l'Espagne qu'ils nommaient la « *Provincia* », (les « bouches du Rhône ») avec la cité de Marseille fondée cinq siècles auparavant par des Grecs de Phocée venus d'Asie mineure (la « Cité phocéenne » dont parle quotidiennement le journal sportif *L'Équipe*). Dès que l'on remontait le fleuve, on débouchait sur un autre monde, celui océanique et sauvage des Celtes ou Gaulois.

Les Gaulois, ou Celtes, envahisseurs, venus de l'est au premier

★ Carte Fa avec noms des villes en latin

millénaire avant Jésus-Christ, étaient des cultivateurs laborieux, des défricheurs qui avaient commencé d'essarter l'immense forêt atlantique. Par vagues successives, les Gaulois avaient investi un espace qui allait des îles britanniques (britannique = breton = gaulois) aux confins méditerranéens. Jadis, ils avaient occupé ces confins que l'on appelait encore « la Gaule cisalpine » n l'Italie du Nord. Et même en 390 avant Jésus-Christ, les Gaulois avaient osé prendre d'assaut la jeune cité de Rome à l'exception du Capitole (la citadelle). Depuis, les Romains, revanchards, avaient conquis durement la Gaule cisalpine et la *Provincia*, cette dernière afin de réunir leurs possessions de la péninsule Ibérique à celles d'Italie; mais la majeure partie du monde celtique leur restait étranger. C'était un monde océanique, un monde de plaines dépaysant pour les Romains habitués au soleil méditerranéen, étrangers aux plaines (les plaines méditerranéennes sont minuscules, à l'exception précisément de celle du Po où les Gaulois avaient pu trouver leurs aises). Les territoires celtes étaient tournés vers l'ouest, sur le grand océan dont les tempêtes et les brumes gênaient les galères. Les fleuves de la Gaule continentale s'y jettent tous, le Rhin, la Somme, la Seine, la Loire, la Garonne, ceux de la Gaule insulaire aussi, la Tamise, la Clyde.

**Les Celtes semblaient
aux Romains
des sauvages...**

Celtes

Les Celtes semblaient aux Romains des sauvages d'autant plus menaçants qu'ils les savaient très nombreux, sept ou huit millions peut-être, de l'Helvétie à l'Écosse et à l'Irlande.

Ces millions de paysans ingénieux (ils avaient inventé le tonneau de cercles de bois. « Barre », « barreau », « baril » sont des noms issus du mot celtique qui signifie « tonneau ») habitaient des milliers de villages, de clairières dans des cabanes en forme de hutte et profitaient du climat radouci de l'interglaciaire, climat sous lequel nous vivons encore. Ils restaient cependant

des hommes néolithiques et n'avaient ni état, ni ville, ni écriture, leurs *oppidums* étant seulement des enceintes barricadées pour la sécurité des marchés.

Ils vivaient dans le cadre d'innombrables tribus plus ou moins regroupées en fédérations floues. Leur unité était religieuse. S'ils pratiquaient un paganisme polythéiste guère différent de celui des Méditerranéens, ils se caractérisaient par l'existence d'un clergé, les druides. Les prêtres romains n'étaient que des citoyens ordinaires remplissant à l'occasion une fonction religieuse. Les druides étaient au contraire de véritables prêtres et constituaient une caste sacerdotale protégée par de mystérieux rites initiatiques.

Ils croyaient et enseignaient l'immortalité de l'âme. Cette croyance confortait le courage des guerriers. À cause d'elle, ceux-ci ne craignaient pas la mort mais seulement « que le ciel leur tombât sur la tête ». Les druides coupaient le gui avec des serpes d'or et se réunissaient régulièrement, venus de tout le monde celte, pour des assemblées secrètes.

Hormis ce clergé original, les Gaulois restaient des paysans-guerriers préhistoriques. « Préhistorique » ne veut pas dire inculte : le jeune Gaulois maîtrisait des techniques évoluées (le pas de vis, par exemple), pouvait reconnaître des centaines de plantes et d'animaux et savait par cœur les milliers de vers de mythologies chatoyantes. Mais il restait inscrit mentalement dans le cadre de la tribu néolithique. Une infime minorité en relation avec leurs frères soumis à Rome avaient appris le latin et savait le lire et l'écrire.

Les populations antérieures à leur arrivée à l'ouest du Rhin avaient été assimilées à eux et tous parlaient le gaélique (le breton actuel), à l'exception des Basques.

Nombreuses et insouciantes, les tribus gauloises ne cessaient de s'opposer entre elles de manière anarchique.

Cette situation aurait pu durer longtemps si, en l'an 58 avant notre ère, Jules César n'avait été nommé gouverneur de la *Provincia*. Jules César incarne tellement le pouvoir romain que, par la suite, son nom deviendra le nom générique des empereurs – « Ave César » – et beaucoup de peuples donneront le titre de César à leurs souverains, *tzar* en russe, *Kaysar* en allemand. Désireux d'acquérir une gloire militaire qui surpasserait celle de son rival Pompée, le proconsul César décida de conquérir le monde celte qui se trouvait au nord de son territoire officiel. Cette immense contrée paraissait seule à la mesure de son ambition. Une armée aguerrie, des ressources pillées dans un vaste espace lui semblaient le chemin nécessaire pour prendre le pouvoir à Rome.

Rien n'était plus étranger au gaulois chevelu, blond, aux yeux bleus, sauvage et insouciant que le cynique méditerranéen, brun aux yeux marrons, pénétré de « civilisation » et de « politique », fort peu croyant, si ce n'est « en sa fortune », c'est-à-dire en sa chance. Jules César est pourtant, d'une certaine manière, le premier en date dans notre chronologie nationale. Car c'est bien ce Patricien venu d'ailleurs qui fit entrer notre pays dans l'histoire!

Sa résolution prise, il lui fut facile d'intervenir dans les interminables querelles des tribus gauloises. Pour commencer, il s'opposa aux Helvètes qui voulaient quitter leurs montagnes pour s'établir près de l'océan, migration qui gênait les tribus concernées par leur passage. À la demande de ces dernières, César rejeta les Helvètes en Suisse, écrasant leurs guerriers à la bataille de Bibracte.

Pour continuer, César fit semblant d'assumer le rôle de protecteur des Gaulois contre les invasions germaniques.

Grands et blonds, les Germains ressemblaient aux Gaulois, mais en plus primitifs ; piètres agriculteurs, ils se déplaçaient

**Le proconsul César
décida de conquérir
le monde celte.**

souvent pour piller les greniers des autres. Ceux des tribus belges d'au-delà du Rhin leur semblaient particulièrement désirables car les Germains vivaient mal de leurs cultures sur brûlis à l'est du grand fleuve. Les guerriers du chef germain nommé Arioviste, ayant franchi le Rhin, se laissaient glisser, comme un ouragan, le long du Jura. César et ses légions anéantirent Arioviste au nord de Besançon en l'an 58. Puis César franchit le Rhin sur un grand pont de bois construit en dix jours par ses sapeurs et s'en alla terroriser la Germanie afin que les Germains se tiennent tranquilles. La leçon porta et le Rhin devint pour longtemps une frontière calme.

Après ces préliminaires foudroyants, l'année 58, année de ces victoires, est aussi celle de sa nomination comme proconsul de la *Provincia*. César jeta le masque et entreprit de soumettre les tribus gauloises à l'autorité de Rome. Il fit lever la hache et marcher les licteurs.

Avant cela, pour assurer la tranquillité de ses arrières, il franchit la Manche sur une flotte improvisée, par deux fois, afin de ravager le cœur de la Gaule insulaire (l'Angleterre).

Puis il commença méthodiquement la conquête de la Gaule continentale. César trouva toujours des tribus gauloises pour combattre à ses côtés. Il récompensait les tribus amies et massacrait les autres. Les Romains en Gaule se montrèrent particulièrement impitoyables. César fit égorger plusieurs centaines de milliers de Gaulois et en envoya autant à Rome comme esclaves. Cependant, après plusieurs années de conquête, il ne put empêcher une insurrection quasi générale dont le meneur était le chef arverne (« auvergnat ») Vercingétorix, personnage symbolique que s'est annexé l'histoire de France, personnage respectable également : même César, son ennemi, reconnaît que Vercingétorix « ne s'arma jamais pour son intérêt personnel mais seulement pour la liberté des tribus ».

Le chef gaulois appliquant les pratiques séculaires de la guérilla voulait affamer les légions en faisant le vide devant elles. Cette tactique fut efficace : César songeait à se replier vers la Méditerranée quand Vercingétorix, abandonnant toute prudence, essaya de lui barrer la route. Battu, le chef arverne commit une faute encore plus inexplicable : au lieu de disperser ses bandes dans la nature, il les retrancha dans l'*oppidum* d'Alésia, Alise-Saint-Reine, sur les rebords montagneux qui dominent le sillon rhodanien. Aussitôt César fit entourer le haut-lieu d'une palissade de quinze kilomètres de circonférence, dotée d'une face tournée vers les assiégés et d'une autre tournée vers l'extérieur, pour empêcher l'arrivée de secours, enceinte ponctuée de tours et munie de toutes les ressources de la « poliorcétique » la plus évoluée (« poliorcétique » = art d'assiéger les villes, catapultes, galeries de mines, etc.). Tout cela fut érigé en moins de cinq semaines par la formidable logistique romaine. La Gaule s'y brisa.

Les assiégés virent avec désespoir les secours renoncer et s'enfuir. Vercingétorix monta alors sur son cheval de parade, sortit de l'*oppidum* et vint jeter ses armes au pied du chef romain, sans dire un mot. C'était en l'an 52 avant notre ère. La Gaule était soumise. La rapidité de cette conquête, que César raconta dans un célèbre livre de propagande *La Guerre des Gaules*, surprend.

À peine plus de sept ans pour soumettre un pays immense, peuplé de millions d'habitants, dont de braves guerriers, alors que le proconsul disposait seulement de dix légions, c'est-à-dire de trente ou quarante mille hommes. Il est vrai que l'armée romaine savante (on a vu de quoi elle fut capable en poliorcétique à Alésia) et disciplinée était la meilleure de l'époque. Ce n'était plus l'armée de citoyens des beaux temps de la République, mais une armée de vétérans. On s'y engageait à 20 ans pour vingt ans. Au moment de sa retraite, le légionnaire recevait un lopin

En 52 avant notre ère, la Gaule était soumise.

de terre et un petit capital. Chaque légion correspondait à l'un de nos actuels régiments.

Chacune portait un nom à l'instar de nos sous-marins nucléaires ; il y avait « la Fulminante », « la Triomphante », « la Terrible », etc.

Une légion pouvait parcourir cinquante kilomètres à pieds dans la journée avec armes et bagages, tout en construisant pour le bivouac des fortifications imprenables où elle s'enfermait la nuit. José Maria de Heredia évoque le « piétinement sourd des légions en marche ».

On peut dire que si les Gaulois étaient des guerriers courageux, les Romains étaient des soldats.

Mais cela n'explique pas tout. La véritable raison de la rapidité de la conquête est celle-ci : la guerre des Gaules n'a pas été une conquête ordinaire mais une conquête coloniale.

Or, il existe une différence capitale entre le conquérant et le colonisateur. Le conquérant combat des hommes qui vivent à la

La guerre des Gaules n'a pas été une conquête ordinaire mais une conquête coloniale.

même époque que lui ; le colonisateur affronte des ennemis situés mentalement dans un temps antérieur au sien.

On parle beaucoup aujourd'hui de la colonisation sans comprendre en

quoi elle consiste et ce qui la permet. Il y a « colonisation » quand il y a « décalage temporel » entre le conquérant et le conquis. Car les hommes ne vivent pas tous dans le même univers mental. En ce sens, le phénomène colonial ne date pas des temps modernes, l'Antiquité le connaissait aussi.

Et la guerre des Gaules a précisément été une aventure coloniale. En dépit de leur courage, les guerriers celtes ne vivaient pas à la même époque que les ultramodernes Romains.

Il ne s'agit pas ici de supériorité ou d'infériorité morale : le chevaleresque Vercingétorix, sur ce plan, est très supérieur

au cruel et très civilisé César. Durant sa vie, César a mené de nombreuses guerres, par exemple tout autour de la Méditerranée, contre son rival Pompée mais, en Gaule, il mena une expédition coloniale.

On peut le comparer, le génie en plus, à un Bugeaud qui au XIX^e siècle dirigea le même genre de campagne en Algérie et comparer, avec plus de pertinence encore, Vercingétorix à l'émir Abd-el-Kader auquel le héros gaulois ressemble à plus d'un trait. La différence est que la France traita l'émir avec respect, l'emprisonnant d'abord (mais dans un château, celui d'Amboise puis le libérant et le laissant finir sa vie glorieuse et honorée à Damas, alors que César tint Vercingétorix au cachot pendant cinq ans à Rome, avant de l'y faire étrangler à l'occasion de son « triomphe ». Tout doués et artistes qu'ils fussent, les Gaulois étaient encore des paysans préhistoriques. Pour eux, les Romains étaient des extraterrestres. Les guerriers celtes ne pouvaient qu'être vaincus par une civilisation techniquement et politiquement très supérieure à la leur. Ils ne surent pas combattre ces soldats venus de l'avenir impérial, dotés de qualités que nous qualifierons aujourd'hui de quelque peu prussiennes : l'opiniâtreté, le travail, la discipline.

Le « mental » gaulois fut anéanti par « l'espèce de stupeur mêlée de résignation et même de désespoir » dont parle Onésime Reclus (stupeur qui saisit les peuples « décalés » en présence d'invasisseurs plus modernes qu'eux).

L'histoire de notre pays commence donc par une submersion coloniale. La belle civilisation néolithique celtique sombra dans le néant ou presque. Ce qu'elle aurait pu devenir, nous n'en avons que des indices en observant les zones et les moments où elle survit et revit (quoique souvent de manière plus folklorique que réelle) : les festnoz de Bretagne, d'Écosse, du pays de Galles. Tous les gaulois étaient des gaéliques et parlaient breton : la musique,

la beauté, la poésie, un monde qui eut, certes, été très différent du monde rationnel que nous imposèrent les Romains. Aussi Jules César fut-il à la fois le meurtrier et le père de notre pays.

Les Gaulois vaincus se convertirent facilement à la civilisation romaine. Ils ne firent jamais aucune tentative sérieuse pour reconquérir leur indépendance. Les Celtes farouches se transformèrent en quelques générations en « Gallo-Romains ». Cette conversion fut facilitée par la conquête, effectuée sur ordre de l'empereur Claude en l'an 43 de notre ère, de la Gaule insulaire qui devint elle aussi une province romaine.

Les légions poussèrent jusqu'au nord de l'Écosse mais ce pays parut trop boréal et pluvieux aux Méditerranéens qui se replièrent donc derrière une espèce de muraille de Chine, le « limes », édifiée par l'empereur Hadrien, dont on peut encore

**En Gaule,
la domination
romaine va durer
cinq siècles.**

aujourd'hui voir les restes imposants. La différence entre l'Angleterre et l'Écosse se trouve là : les Anglais ont été romanisés, pas les Écossais. Cela prouve la vacuité du slogan à la mode : « Les frontières sont dépassées. » Fernand

Braudel enseignait au contraire qu'une frontière ressemble à une vieille cicatrice. Elle peut ne pas faire souffrir mais il arrive qu'elle se rouvre. L'Irlande resta, elle aussi, en dehors de l'emprise directe de Rome, ultime refuge de la culture celte.

En colonisant les pays gaulois, Rome avait ajouté à son empire méditerranéen un espace océanique tourné vers l'ouest et le nord qui lui donna une profondeur stratégique nouvelle et le contrôle d'une population nombreuse d'hommes du nord, population qui fit utilement contrepoids à l'espace hellénistique que « l'Urbs » tenait au levant (« urbs » = la ville, euphémisme pour nommer Rome). En Gaule, la domination romaine va durer cinq siècles. Rome ne domina pas seulement l'espace, elle domina aussi le temps. La raison de ce succès tient à la nature de

la politique impériale. Rome était évidemment « impérialiste » (le mot vient d'elle) mais cet empire fut « assimilationniste ». C'est le seul impérialisme assimilationniste de l'histoire. Les coloniaux français en parlèrent mais réservèrent l'assimilation à quelques individus choisis. Les Anglais du British Empire pratiquaient l'apartheid. Si Rome était esclavagiste, comme toutes les sociétés de l'Antiquité, elle n'était nullement raciste et pratiquait l'assimilation des peuples conquis, tout au moins de leurs élites, jusqu'à leur donner le pouvoir sur elle-même. À partir du II^e siècle, il y eut des empereurs espagnols, gaulois, arabes. Septime sévère, le bâtisseur de la superbe Leptis Magna, était libyen.

Politiques, les Romains avaient compris que la force seule ne garantit pas la durée, comme le dira Talleyrand : « On peut tout faire avec des baïonnettes, sauf s'asseoir dessus. » Rome sut susciter l'adhésion des peuples conquis (grecs) ou colonisés (gaulois). Immense métropole d'un million d'habitants (chiffre énorme pour l'Antiquité), elle pompait les richesses du monde, mais, en contrepartie, elle assurait la loi, l'ordre et la paix – « la Paix romaine » n'est pas un mythe – et admettait les indigènes soumis dans ses armées et dans ses conseils de gouvernement.

Les Gaulois purent assouvir leur passion guerrière en s'engageant dans les légions. Dès l'année 48 de notre ère, l'empereur Claude faisait entrer de riches gaulois au Sénat de Rome (tout en ordonnant de l'autre main la dissolution du clergé des druides).

À la fin du I^{er} siècle après Jésus-Christ, l'écrivain latin Tacite pouvait dire aux Gaulois : « Vous partagez l'empire avec nous ; c'est souvent vous qui commandez nos légions et administrez nos provinces. Entre vous et nous, il n'y a plus aucune différence, aucune barrière. »

En 212, l'édit de l'empereur Caracalla accorda la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de Gaule et de l'empire. Les

résultats de cette politique assimilatrice furent saisissants. La paix devint si complète en Gaule que, moins de cent ans après la conquête, Rome ne gardait plus dans cet immense pays que trois mille soldats, soit l'effectif d'un régiment.

Pour ce qui concerne l'emploi de la force, il s'agit là du meilleur rapport qualité/prix de l'histoire : le minimum de force militaire pour le maximum d'effets. Il faut dire cependant que les légions n'avaient pas disparu.

Elles tenaient garnison sur le Rhin – Cologne vient du mot « colonie » – et même au-delà de lui sur les « champs Décumates » (aujourd'hui Bade-Wurtemberg) dans les deux provinces de la Germanie romaine qui servaient de bouclier à la Gaule ; neuf

**« La Paix romaine »
n'est pas un mythe.**

ou dix légions tenaient garnison, soit quarante mille soldats dont le ravitaillement et l'entretien faisaient la richesse

des régions de la Gaule du Nord. La ville de Trèves, en particulier toujours ornée d'un bel arc de triomphe était ainsi le centre répartiteur des armées du Rhin.

La paix romaine fit donc vite oublier les massacres et les déportations ordonnés par César. Les Romains étaient ainsi : terrifiants dans la guerre ou la répression, magnanimes dans la paix.

Les colons italiens furent très peu nombreux, deux cent mille au maximum, surtout concentrés dans les villes grecques du Midi, mais les Gaulois se romanisèrent. La population augmenta, passant de sept à quatorze ou quinze millions d'habitants. Le « Gaulois chevelu » devint un gallo-romain strictement rasé.

Pour assurer la paix romaine et le commerce impérial qui engraisait Rome, il fallait pouvoir faire circuler rapidement les légions et les charrois de marchandises. Sous la direction d'ingénieurs latins, les Gaulois éventrèrent les forêts, jetèrent de nombreux ponts et construisirent des routes. Ces routes portaient

de Lyon, ville nouvelle de cinquante mille habitants, promue capitale des Gaules en raison de sa proximité avec l'Italie. Ces routes ressemblaient à des murs posés sur la plaine, jalonnées de bornes ; elles reliaient Lyon à Mayence sur le Rhin, à Boulogne sur la Manche (en direction de la province insulaire de Bretagne), à Brest et à Bordeaux sur l'Atlantique, à Marseille sur la Méditerranée (où elles rejoignaient le réseau italien). Des routes secondaires furent construites partout et il n'est guère de région en France où l'on ne trouve quelque vestige de « voie romaine ».

Les Romains divisèrent la Gaule en trois grandes provinces, la Lugdunaise, la Belgique et l'Aquitaine (sans compter, dans le Midi, la Narbonnaise, l'ancienne *Provincia*, conquise avant César) mais, en réalité, ils territorialisèrent les tribus gauloises et les urbanisèrent. Ils firent surgir le « *pagus* », le « petit pays », dans lequel s'exprime le rapport ville-campagne : une cité et son territoire.

Le territoire actuel de notre pays est ainsi constitué, au-dessous des régions et des départements de centaines de « *Pagus* » dont les limites ont souvent subsisté dans celles de nos « arrondissements » ruraux. Par exemple, le Vendômois garde ses frontières d'il y a vingt siècles de part et d'autre du Loir. À la différence près que, la paix régnant alors, le centre civique était situé non pas au pied d'une forteresse, comme aujourd'hui la ville de Vendôme mais au milieu de la plaine alluviale, autour des arènes. Un village en garde le nom, orthographié Areines, et les arènes existent toujours, enfouies sous les alluvions. On les distingue parfaitement d'avion et elles feront le bonheur des archéologues à venir.

Les Gaulois se mirent donc à construire des centaines de petites villes, ornées de thermes comme ceux de Cluny à Paris, car la mode romaine exigeait des bains fréquents. Pour amener

**Les cités étaient administrées
à la manière gréco-latine,
par des magistrats
élus par les notables.**

appats ⊕ des romains

architecture romaine

l'eau dans ces piscines, il fallait des aqueducs (le pont du Gard en est un bel exemple). Les villes étaient ornées de temples (la maison carrée de Nîmes) et d'arcs de triomphe (Orange, Reims, etc.). Les amphithéâtres et les arènes y étaient jugés indispensables (arènes de Nîmes, amphithéâtres d'Arles et d'Orange).

Lutèce n'était qu'une ville de quelques milliers d'habitants située sur la rive gauche de la Seine, mais elle jouissait de thermes et d'arènes à son échelle. Il y avait, en Gaule romaine, quatre fois plus de places de spectacle offertes au public que dans la France actuelle.

Les cités étaient administrées à la manière gréco-latine, par des magistrats élus par les notables. Toutes communiaient dans le culte de l'empereur de Rome.

Les campagnes se transformèrent aussi. Hommes soucieux du droit de propriété, les Romains y imposèrent progressivement le cadastre inconnu de la Gaule.

Nous appelons aujourd'hui encore les jours de la semaine comme nous l'ont appris les Latins.

À côté des villages gaulois s'édifièrent de superbes villas (*villae*) romaines, demeures de maîtres, entourées de bâtiments agricoles, dominant un vaste domaine exploité à la manière italienne par des esclaves. L'archéologie aérienne permet d'en repérer des milliers et des milliers en tous les endroits de

la Gaule; la toponymie aussi: «Villeromain», nom fréquent, désigne une villa agricole.

Progressivement, la langue latine prit la place du gaélique. Adoptée d'abord par les magistrats et les officiers, elle devint petit à petit la langue du peuple, à tel point qu'au quatrième siècle l'usage du breton avait presque disparu.

À Lyon, on enseignait avec le grec, la philosophie et le droit. Pétrone, familier de Néron, était gaulois, ainsi qu'Ausone, le dernier poète qui compte dans la littérature latine. Les dieux

langue *

gaulois prirent bientôt les noms de divinités latines. Le calendrier changea: nous appelons aujourd'hui encore les jours de la semaine comme nous l'ont appris les Latins – lundi, jour de la Lune; mardi, jour de Mars; mercredi, jour de Mercure; jeudi, jour de Jupiter; vendredi, jour de Vénus; samedi, jour de Saturne; dimanche celui du Soleil. Il en est de même pour les mois. Dix mois, septembre étant le septième et octobre le huitième, auxquels les empereurs en ajoutèrent deux pour arriver à douze: juillet, le mois de Jules César, et août, le mois de l'empereur Auguste.

Mais de Rome, la Gaule importa aussi les défauts: l'esclavage peu pratiqué jadis par les Gaulois, la cruauté des jeux de cirque remplacèrent les récoltes de gui par les druides (mais aussi les guerres tribales). Tout le monde se souvient des tortures infligées à Blandine et à ses compagnons à Lyon en l'an 171, dans l'amphithéâtre de la ville, et de leurs raffinements de cruauté. Si la Gaule romaine disposait de davantage de places de théâtre que la France actuelle, ce n'était pas toujours pour assister à des tragédies de Sophocle mais le plus souvent pour y jouir du spectacle obscène des combats de gladiateurs et des supplices de condamnés. L'évocation du martyr de Blandine nous permet de situer l'apparition du christianisme en Gaule. Les Gaulois étaient en contact, par Rome, avec les religions orientales. On trouvait des communautés juives à Marseille et à Lyon. Les dieux des mythologies, qu'elles soient celtes ou grecques, ne contentaient plus les intellectuels gallo-romains. C'étaient des dieux lunatiques, indifférents au Bien ou au Mal. Le dieu unique des juifs, transformé peu à peu en dieu d'amour par les prophètes d'Israël, était plus séduisant. On racontait justement dans les auberges l'histoire d'un dernier prophète, Jésus de Nazareth, et l'on répétait ses sublimes paroles sur les moyens d'atteindre le bonheur.

Appats ⊕ des romains

+

Les « béatitudes » dans l'histoire tragique de l'humanité sont comme un rayon de lumière : « Heureux ceux qui pardonnent. » Les disciples du Nazaréen parcouraient de ville en ville les voies romaines de Gaule, proclamant le Christ toujours vivant, ressuscité après sa mort en croix. Beaucoup de Gallo-Romains se convertirent, à commencer par les esclaves et les femmes. Jésus ne proclamait-il pas que tous les êtres humains étaient égaux ? N'avait-il pas accueilli la femme adultère ? Beaucoup de soldats également ne furent pas insensibles à ce message. Jésus avait aimé discuter avec les officiers. Saint Martin, apôtre des Gaules, était un officier romain.

Les autorités persécutaient ces nouveaux croyants que l'on appelait « chrétiens ». Nous avons évoqué le martyr de Blandine. Ces persécutions étaient sporadiques. Elles ressemblaient plus

Beaucoup de gallo-romains se convertirent, à commencer par les esclaves et les femmes.

à des pogroms du temps des tzars qu'à la Shoah. Pourquoi donc Rome a-t-elle persécuté le christianisme ? À l'exemple d'Alexandre ou de César, les Romains se voulaient tolérants envers toutes les religions. Le plus beau monument antique de Rome, encore intact, est d'ailleurs le Panthéon, un temple « à tous les dieux ». Le christianisme n'a donc pas été persécuté pour sa théologie ; il l'a été à cause de ses idées subversives : d'abord la « laïcité », Jésus ayant séparé la religion de la politique, « Dieu et César ». Les chrétiens, tout en se voulant de bons citoyens, refusaient de rendre un culte à l'empereur. Or, ce culte au « divin César » était le fondement idéologique de l'empire. Sur ce point, Rome ne pouvait transiger.

Ensuite, et surtout, la question de l'esclavage. Ce problème était particulièrement sensible car toute la société romaine reposait sur l'esclavage, même en Gaule. Les responsables chrétiens, les évêques eurent beau se montrer très prudents en

pratiquant la casuistique – en principe, tous les hommes sont égaux, mais en pratique les esclaves doivent continuer d'obéir à leurs maîtres (on trouve déjà cela dans les épîtres de Paul) –, le principe même d'une égalité universelle des hommes sapait aux yeux de Rome les fondements de l'ordre social.

Il faut souligner qu'il s'agit, à l'époque, d'une idée fort originale, sans laquelle la « déclaration des droits de l'homme », écrite beaucoup plus tard en France par des anticléricaux au nom de la Révolution, n'aurait pas été possible ; idée originale aujourd'hui encore : pour les brahmanes hindouistes adeptes du système des castes, les hommes ne sauraient être égaux entre eux. Les Romains pensaient ainsi.

Cependant, à partir du III^e siècle, le nombre des chrétiens ne cessa d'augmenter dans toutes les provinces gauloises. En l'an 250, l'Église de Rome y envoya sept évêques : à Narbonne, Arles, Toulouse, Limoge, Tours, Chaumont et Lutèce. Deux d'entre eux, Saint-Sernin (Saturnin) à Toulouse et Saint-Denis à Lutèce, furent exécutés par les autorités.

Au IV^e siècle, les chrétiens étaient assez nombreux dans le pays pour que Constantin qui y avait sa base arrière, leur accorde la liberté de culte. L'Église put alors s'organiser et devint influente. Chaque cité gallo-romaine forma un diocèse administré par un évêque. Quand, avec l'empereur Théodose en 380, le christianisme devint la religion officielle, la Gaule vit naître l'une des églises les plus prospères de l'Empire. Les évêques prirent le pas dans les cités sur les anciennes magistratures et en devinrent les véritables chefs, rendant la justice, assurant le ravitaillement, négociant avec le pouvoir. Les pogroms antichrétiens étaient bien oubliés.

En définitive, bien qu'il eut anéanti sa culture, effacé sa langue et confisqué ses libertés, nulle part ailleurs qu'en Gaule,

À cette époque, la Gaule trouvait son unité hors d'elle-même, à Rome.

* p. 20
J. Cluzet

l'impérialisme romain n'a laissé un aussi bon souvenir. La Gaule était devenue la grande province occidentale de l'Empire. Elle n'avait, à cette époque, pas davantage qu'aux temps celtiques, le sentiment d'une quelconque unité nationale. La Gaule trouvait son unité hors d'elle-même, à Rome.

À Lyon siégeait bien une sorte de conseil des Gaules, mais en fait le pays était une fédération de cités. Si l'on y trouvait du patriotisme, il était alors romain.

Mais quand, après l'an 330, les empereurs quittèrent Rome pour s'installer dans la ville nouvelle de Constantinople, loin de la Gaule, ce furent évidemment les évêques de Rome (l'Église glorieuse des apôtres Pierre et Paul), les « papes », qui se substituèrent peu à peu à l'autorité impériale désormais trop lointaine. L'Église de Rome remplaça naturellement l'Empire. Les papes avaient d'ailleurs relevé le titre païen de « souverain pontife » jadis porté par Jules César !

CHAPITRE II

UNE LENTE
NAISSANCE

DE 410 À 987